

Traduire le pidgin de Wole Soyinka

L'écriture de Wole Soyinka est des plus ondoyantes. Elle a recours à l'ellipse, à l'allusion, à la distorsion, saute aisément d'un registre à l'autre, emploie et invente mille ressources. Elle n'hésite pas à passer sans crier gare de l'anglais classique, parfois utilisé conventionnellement lorsque les personnages sont censés parler yoruba, à toutes sortes de parlars adaptés à l'expression des climats, des idées et des émotions. Et c'est ainsi qu'elle a parfois recours au pidgin, langue extrêmement courante dans de nombreuses couches de la population nigériane.

Le traducteur s'efforce de la suivre, tente de lui être fidèle tout en gardant son allégeance à la langue qu'il enrichira de l'œuvre étrangère. Dilemme permanent bien connu du praticien, qu'il se juge technicien ou artiste. S'y ajoute la pression du lecteur, par la voix de l'éditeur pour qui l'important souvent n'est pas d'être fidèle mais de plaire, et surtout d'être clair. Or Soyinka ne l'est pas toujours, et le clarifier c'est le trahir, plus grave encore, c'est trahir les réalités fuyantes qu'il pourchasse, tel son héros Egbo, « for Egbo did not hesitate to pursue the elusive. » (1). Pourtant ces passages obscurs sont rares, dans les deux romans du moins.

L'un des grands casse-tête est celui de la traduction du pidgin ; il vaut la peine de s'y arrêter, ne serait-ce que pour se demander s'il existe une ou plusieurs, ou aucune solution. Il faut d'abord voir que Soyinka n'écrit pas de pièces ou de romans entièrement en pidgin. Le pidgin apparaît occasionnellement dans ses œuvres à cause des circonstances, des personnages, et dans des environnements qui, pour analogues parfois qu'ils puissent être, ne sont jamais identiques. L'environnement par ailleurs déborde l'œuvre, car celle-ci implique des spectateurs et/ou des lecteurs différents dans la diversité des aires francophones.

(1) *The Interpreters*, London, Heinemann 1970, p. 218.

Je vais aborder trois passages afin d'attirer l'attention sur certains problèmes et de soumettre quelques réflexions. Le premier passage est tiré de *The Interpreters*. C'est la scène où Sagoe, l'un des « interprètes », retrouve Chef Winsala dans le bar de l'hôtel où celui-ci est venu chercher son pot-de-vin en échange d'un emploi de journaliste à la rédaction du journal dont Winsala est membre du conseil d'administration. Winsala à moitié ivre attend en vain le retour de Sagoe accaparé par ses amis et compte, pour payer l'addition, sur l'argent que Sagoe doit lui remettre. Mais c'est l'heure de la fermeture, et le serveur s'impatiente. C'est lui qui parle en pidgin dans ce récit en anglais sobre entrecoupé d'une série de proverbes que Chef Winsala est censé prononcer en yoruba.

Tray outstretched, Greenbottle advanced, circled him but Winsala seemed finally asleep.

'Enh ? Abi 'e done sleep ?' And Greenbottle tried to see the eyes beneath the cap. Winsala's patience was rewarded, an alert paw shot upwards and the tray flew up, caught Greenbottle on the proboscis and went clattering on the tile.

Greenbottle retracted wounded, underwent instant changes of ugliness. The buzz of his outraged comrades swelled the incident beyond proportion. It was the only sound that could be heard, a slow gathering buzz of a swarm of greenbottles disturbed on some rotting fruit. The ordering class in the lounge turned their back, embarrassed to witness the humiliation that must follow. The waiters had quick feelers, a big man was about to be rolled in manure and they waited for the first stream of insults from the waiter.

The ball of indignation had been passed to him and Greenbottle took his time, warming slowly. He was no novice, he knew exactly when the impulse would be lost and indignation turned hollow, put on.

'A no fit take dat kin' ting from any man. I dey work here das all, nobody fit beat me like horse.'

Behind him, a buzz of approval.

'A fit take dis case for police. Customer no fit push tray for inside my face. I done day serve better person for dis place, nobody fit trow tray for my face like that.'

Chief Winsala, his huge frame shrunken, his confidence collapsed, waited in deep fog, resigned to the beginning of a shameful scene, degrading to a man of his position. To himself, for himself alone, a stream of belated saws came from his lips, muttered silently while his head shook in self-pity...

Agba n't'ara... it is no matter for rejoicing when a child sees his father naked, *l'ogolonto*. *Agba n't'ara*. The wise eunuch keeps from women ; the hungry clerk dons coat over his narrow belt and who will say his belly is flat ? But when *elegungun* is unmasked in the market, can he then ask *egbe* to snatch him into the safety of *igbale* ? Won't they tell him grove is meant only for keepers of mystery. *Agba n't'ara*. When the Bale borrows a horse-tail he sends a menial ; so when the servant comes back empty-handed he can say,

Did I send you ? The adulterer who makes assignations in a room with one exit, is he not asking to feed his scrotum to the fishes of Ogun ? *Agba n't'ara...*

'Make nobody come make big man for me here, because I no dey chop under am. Big man wey no respect inself, e no go get respect...'

Sagoe found that he had moved forward, picked up the tray.

The Interpreters, pp. 91-2

Dans ce passage l'usage du pidgin est limité à quelques phrases enchâssées dans un texte diversifié : le récit du narrateur et ses commentaires, la série de proverbes supposés prononcés en yoruba, l'expression *Agba n't'ara* (le respect des anciens) revenant comme un refrain, donnant au lecteur de goûter les sonorités africaines.

Voici la traduction de Germaine Landré :

Le plateau tendu, Moucheverte avançait, faisait le tour, mais Winsala semblait dormir.

« Hein ? C'est qu'y dort ? » Et Moucheverte essayait de voir les yeux sous le bonnet. La patience de Winsala fut récompensée, une patte alerte se projeta en l'air, le plateau vola, cognant Moucheverte sur le nez avant de rouler avec fracas sur le carreau.

Moucheverte recula, blessé, enregistrant des stades successifs de laideur. Le bourdonnement de ses collègues outragés grossissait l'incident hors de proportion. C'était le seul bruit que l'on pût entendre, un lent bourdonnement collectif d'un essaim de mouches vertes, dérangées, sur un fruit pourrissant. Les clients de la salle tournaient le dos, embarrassés d'être témoins de l'humiliation qui devait suivre. Les garçons avaient des antennes délicates, un homme important était sur le point d'être roulé dans le fumier et ils attendaient le premier flot d'insultes de la part du garçon.

La balle de l'indignation venait de lui être passée, et Moucheverte prit son temps, s'échauffant lentement. Ce n'était pas un novice, il savait exactement le moment où l'impulsion deviendrait creuse, feinte.

« J'suis pas homme à accepter c't'affaire de n'importe qui. J'travaille ici, c'est tout, personne peut m'bat' comme un cheval. »

Derrière lui, un bourdonnement d'approbation.

« J'peux appeler la police. Client, y doit pas pousser un plateau dans ma figure. Moi, j'ai servi des gens plus mieux qu'ça, ici, personne il a jamais jeté un plateau dans ma figure, comme ça. »

Le Chef Winsala, sa large carrure diminuée, sa confiance dégonflée, attendait, enfoncé dans une brume épaisse, résigné au début d'une scène honteuse, dégradante pour un homme de son rang. Pour lui seul, et à lui-même, un flot de dictons attardés sortait de ses lèvres, murmurés silencieusement, tandis qu'il hochait la tête, de pitié pour soi.

Agba n't'ara... pas de quoi se réjouir, quand l'enfant voit la nudité de son père, *l'ogolonto*. *Agba n't'ara*. L'eunuque qui est sage fuit les femmes, l'employé qui a faim passe une veste sur sa taille étroite, et qui peut dire que son ventre est plat ? Mais lorsque

elegungun est démasqué sur le marché, peut-il alors demander à *egbe* de le précipiter dans l'asile sûr de l'*igbale* ? Ne va-t-on pas lui dire que le bosquet est réservé aux gardiens du mystère ? *Agba n't'ara*. Quand le Bale emprunte une queue de cheval, il envoie son serviteur ; ainsi, quand celui-ci revient les mains vides, il peut dire : vous avais-je envoyé ? L'adultère qui donne rendez-vous dans une chambre qui n'a qu'une issue, ne s'expose-t-il pas à ce que son scrotum aille nourrir les poissons d'Ogun ? *Agba n't'ara*...

« Et faut pas que personne y prenne de grands airs pour moi, ici, parce que je sais qu'ils me valent pas. Les grands airs, ça vous fait pas respecter, ça vous fait jamais respecter... »

Sagoe s'aperçut qu'il s'était avancé, avait ramassé le plateau.

Les Interprètes, Paris, Présence Africaine 1979, pp. 112-4

La traduction du pidgin renferme deux ou trois inexactitudes dans la dernière citation, preuve que le pidgin n'est pas forcément compris aisément. La langue est celle du français populaire, avec ici et là des incorrections qui peuvent passer pour rendre le français africain ; c'est bien là le signe d'un malaise. Le grand mérite de cette traduction est d'être immédiatement compréhensible pour tous les lecteurs francophones.

Voici la traduction proposée pour la nouvelle édition :

Plateau tendu, Mouche-Verte fit le tour de Winsala, mais celui-ci semblait s'être finalement endormi.

« Eh ? Peut-être il a dormi ? » Et Mouche-Verte tenta d'apercevoir les yeux sous le bonnet. La patience de Winsala fut récompensée, son poing vigilant fit voler le plateau qui frappa Mouche-Verte à la trompe avant de s'écraser avec fracas sur le carrelage.

Mouche-Verte blessé battit en retraite, son visage prit instantanément une expression hideuse. Le bourdonnement de ses camarades outragés gonfla démesurément l'incident. On n'entendait plus rien que ce bruit qui montait en s'amplifiant comme d'un essaim de mouches vertes dérangées sur leur fruit pourri. La clientèle du salon tourna le dos, embarrassée d'être le témoin de l'humiliation qui n'allait pas manquer de suivre. Les serveurs avaient des antennes vives, un homme important allait se faire rouler dans la boue et ils attendaient la première vague d'injures de leur camarade.

La balle de l'indignation était entre ses mains et il prenait son temps, s'échauffait lentement. Ce n'était pas un novice, il savait exactement quand l'élan allait retomber et l'indignation se muer en chose creuse, artificielle.

« Moi il peut pas prendre cette sorte chose d'un homme. Moi il travaille ici, c'est tout. Personne il peut battre moi pareil un cheval. »

Derrière lui, un bourdonnement approbateur.

« Moi, il peut prendre l'affaire à la police. Le client il peut pas pousser le plateau dans mon tête. Moi, il servi meilleure personne pour cette place, personne il peut jeter plateau pour mon tête comme ça. »

Chef Winsala, son grand corps affaissé, son assurance effondrée, attendait dans un brouillard épais, résigné au commencement d'une scène honteuse, dégradante pour un homme de son rang. Et pour lui-même, pour lui seul, un flot de dictons lui monta tardivement aux lèvres, murmurés en silence tandis qu'il secouait la tête d'un air misérable...

Agba n't'ara... il n'y a pas de quoi se réjouir lorsque un enfant surprend son père nu, l'*ogolonto*. *Agba n't'ara*. L'eunuque sage fuit la compagnie des femmes ; l'employé affamé passe son habit par-dessus sa ceinture serrée, et qui dira qu'il n'a rien dans l'estomac ? Mais lorsque *elegungun* est démasqué sur la place du marché, peut-il demander à *egbe* de l'emporter dans la sécurité de l'*igbale* ? Ne lui dira-t-on pas que le bois sacré est réservé aux gardiens du mystère ? *Agba n't'ara*. Lorsque le *Bale* veut emprunter un chasse-mouche, il envoie un domestique ; s'il revient les mains vides, il peut toujours dire qu'il ne l'a pas envoyé. Celui qui fixe un rendez-vous dans une chambre qui n'a qu'une sortie, ne demande-t-il pas à nourrir les poissons d'Ogun de son scrotum ? *Agba n't'ara...*

« Personne il vient ici faire grand type pour moi, parce que moi, je pas bouffé pour chez lui. Grand type qu'il a pas respect pour lui-même, il va pas gagner respect... »

Sagoe s'aperçut qu'il s'était avancé et qu'il avait ramassé le plateau.

La traduction du pidgin que j'ai proposée dans ce texte est inspirée par le français populaire de Niamey que je connais assez bien, pas assez peut-être pour éviter une certaine gaucherie ; je l'ai par ailleurs un peu édulcoré afin d'en faciliter la compréhension, sans pourtant arriver à la limpidité du texte de Germaine Landré.

La traduction qui suit est celle que Madame Diop avait demandé à Christiane Fioupou, et qu'elle a préféré ensuite ne pas retenir à cause du manque de compréhension immédiate de certaines expressions. On y trouve cependant toute la saveur du FPA de *La Route* que nous rencontrerons tout à l'heure.

« Hein ? Il est dormi ou bien c'est quoi ? »

.....

« Ya pas aucun l'homme qui va me fait ce façon chose-là et pi je va cepté, jamais. Je travaillé ici et pi abana. Ya pas aucun l'homme qui peut me taper cadeau* comme un l'âne. » (* cadeau : pour rien)

.....

« Je moyen prend affaire-là parti voir policiers-lèr. Client i moyen pas prend plateau jeté sur mon figure pour na rien. Je servi l'homme qui il est grand type plus que toi dans ce même place, mais ya pas aucun l'homme qui moyen jeté plateau sur mon figure dè ! »

.....

« Faut pas quelqu'un i va veni fait grand missié sur l'homme ici, parce que je n'a pas gagné mon mangé dans son maison. Grand type qué i respecté pas lui-même, les zhommes va pas respecté lui jamais... »

Il reste que d'autres éditeurs auraient peut-être préféré une sorte de français populaire plus neutre, ou plus hexagonal. En voici un essai :

« Eh ? I dort ? »

.....

« Ça, moi j'admets pas ça. J'suis ici pour faire mon travail. C'est tout. Et y-a personne qui va venir me cogner ici. »

.....

« J'pourrais appeler la police. Les clients i n'ont pas à m'envoyer mon plateau à la figure. J'ai déjà servi des clients mieux que lui ici. Y-a personne qui peut me jeter mon plateau à la figure. »

.....

« Y-a personne qui va venir jouer au gros bonnet ici avec moi. D'ailleurs, c'est même pas lui qui me paie. Le gros bonnet qui se respecte pas, faut pas qui compte s'faire respecter non plus. »

Dans cette version, malheureusement, toute africanité a disparu. Cela paraît inacceptable. Le pidgin, ici limité à quelques phrases enchâssées dans le récit et les commentaires du narrateur, contribue à recréer l'atmosphère nigériane autant que la série de proverbes supposés prononcés en yoruba et où l'expression *Agba n't'ara* (le respect des anciens), revenant comme un refrain, rend sensible au lecteur les sonorités de la langue originale. La traduction doit produire le même effet.

Le second passage est tiré de *Jero's Metamorphosis*. C'est la leçon de trompette où Major Silva tente d'apprendre à Chume le style classique de la marche militaire. Mais Chume entend bien donner à sa musique toute la vitalité africaine. Ici aussi le pidgin fait partie de l'effet de contraste entre deux cultures, entre, si l'on veut, une culture apollinienne et une culture dionysiaque. Il est donc important de le rendre par un correspondant très proche.

SILVA : ...What we want is pure notes, pure crystal clear notes. (*Chume looks blank.*)
Look, just play the first bar again will you.

CHUME (*more mystified still*) : Bar ?

SILVA : Yes, the first... all right, start from the beginning again will you and I will stop you when you come to the flourish...

(*Chume plays. Silva stops him after a few notes.*)

That's it. You played that bit Ta-a-ta instead of ta-ta.

CHUME : Oh you mean the pepper.

SILVA : Pepper ?

CHUME : Enh, pepper. When you cook soup you go put small pepper. Otherwise the thing no go taste. I mean to say, 'e go taste like something. After all, even sand-sand get

in own taste. But who dey satisfy with sand-sand ? If they give you sand-sand to chop you go chop ?

SILVA (*beginning to doubt his senses.*) : Mr. Chume, if I tell you I understand one word of what you're saying I commit the sin of mendacity.

CHUME : What ! You no know wetin pepper be ? Captain Winston, as soon as I say pepper 'e knows wetin I mean one time.

SILVA : I do not know, to use your own quaint expression, wetin musical pepper be, Mr. Chume.

CHUME : And condiments ? Iru ? Salt ? Ogiri ? Kaun ? And so on and so forth ?

SILVA : Mr. Chume, I'm afraid I don't quite see the relevance.

CHUME : No no, no try for *see am*. Make you just *hear am*. (*Blows a straight note.*) Dat na plain soup. (*Blows again, slurring into a higher note.*) Dat one na soup and pepper. (*Gives a new twist.*) Dat time I put extra flavour. Now, if you like we fit lef'am like that. But suppose I put stockfish, smoke-fish, ngwam-ngwam...

SILVA : If you don't mind I would just as soon have a straightforward rehearsal. We have no time for all this nonsense.

CHUME : Wait small, you no like ngwam-ngwam or na wetin ? Na my traditional food you dey call nonsense ?

SILVA : I had no intention whatsoever to insult you, Mr. Chume.

CHUME : If nonsense no to big insult for man of my calibre, den I no know wetin be insult again.

SILVA : Brother Chume, please. Do remember we have an important date at tomorrow's executions. We must rehearse !

CHUME (*blasts an aggressive note on the trumpet.*) : Stockfish ! (*Another.*) Bitter-leaf ! I done tire for your nonsense. (*Throws down cap, blows more notes.*) Locust bean and red pepper ! (*Kicks off shoes.*) If you still dey here when I put the ngwam-ngwam you go sorry for your head.

Elizabeth Janvier a traduit *Jero's Metamorphosis* en français pour le Théâtre de la Soif Nouvelle de la Martinique qui a monté la pièce dans une mise en scène de Wole Soyinka. Les acteurs martiniquais n'ont pas voulu utiliser le créole qui paraissait tout indiqué pour rendre le pidgin. La traduction retenue rappelle fâcheusement le petit-nègre, mais garde l'avantage d'une compréhension immédiate :

SILVA : ...Ce qu'il faut ici, ce sont des notes pures, claires et nettes comme du cristal. (*Tchoumé a l'air complètement dépassé.*) Bon, reprenez la première mesure.

TCHOUMÉ (*encore plus éberlué*) : Mesure ?

SILVA : Oui, la première... Bon, écoutez, vous allez tout reprendre depuis le début, et je vous arrêterai quand on arrivera à vos fioritures...

Tchoumé joue. Silva l'arrête au bout de quelques notes.

Voilà. C'est là. Vous voyez, vous faites ta-a-ta, au lieu de ta-ta.

TCHOUMÉ : Ah, ça y en a être piment.

SILVA : Piment ?

TCHOUMÉ : Ben oui, piment. Quand vous i fait la soupe, vous i mettre piment. Si y en a pas piment, ça pas avoir de goût. Ça avoir juste goût qu'est-ce qui y a dedans. Sand-sand il a juste goût sand-sand. Si moi donner vous sand-sand à bouffer, vous bouffer sand-sand comme ça ?

SILVA (*il se sent devenir fou*) : Monsieur Tchoumé, si je vous disais que je comprends un mot de ce que vous dites, je commettrais le péché de mensonge.

TCHOUMÉ : Quoi ! vous pas connaît' 'ti piment ? Capitaine Winston lui i sait tout de suite quand moi dire piment, i sait tout de suite qu'est-ce qui c'est.

SILVA : Eh bien moi, monsieur Tchoumé, je ne comprends rien à votre histoire de piment, et je ne vois pas ce que cela vient faire avec la musique.

TCHOUMÉ : Et les condiments, vous pas connaître ? Irou, Sel ? Ogiri ? Kaun ? et cetera et cetera ?

SILVA : Je crois, monsieur Tchoumé, que je ne vois pas très bien le rapport.

TCHOUMÉ : Ça y en a pas possib' voir. Ça y en a juste entendre. Vous écouter. (*Il joue une note.*) Ça, c'est soupe tout seul sans rien. (*Il joue la même note, en l'agrémentant d'une finale plus aiguë.*) Ça, c'est soupe avec 'ti piment. (*Il ajoute encore quelques fioritures.*) Ça là y en a tout plein épices. On peut laisser comme ça, c'est comme ti veux. Mais on peut aussi mett' morue séchée, poisson fumé, ngwam-ngwam...

SILVA : Si cela ne vous fait rien, j'aimerais bien que nous commençons à répéter sans nous occuper de tout cela. Nous n'avons pas de temps à perdre avec ces inepties.

TCHOUMÉ : Eh doucement là, vous pas aimer ngwam-ngwam ou 'ti piment ? Vous appeler inepties mes plats traditionnels ?

SILVA : Je n'avais aucunement l'intention de vous blesser, monsieur Tchoumé.

TCHOUMÉ : Si ça pas vouloir dire blesser, inepties, pour grand homme de valeur comme moi, alors moi pas savoir quoi vouloir dire blesser.

SILVA : S'il vous plaît, frère Tchoumé, souvenez-vous que nous avons une manifestation importante demain, pour accompagner les exécutions. Il est indispensable de répéter.

TCHOUMÉ (*jouant une note agressive sur sa trompette*) : Poisson séché ! (*Une autre note*) feuille amère ! Vos inepties, moi y en a ras la patate. (*Il jette sa casquette par terre et joue encore d'autres notes.*) Caroube et piment rouge ! (*Il envoie promener ses chaussures.*) Si vous encore là quand moi ajouter ngwam-ngwam, gare la tête !

La Métamorphose de Frère Jéro, Paris, Présence Africaine, 1986, pp. 36-38

Le principal dilemme du traducteur de pidgin en français est qu'il doit choisir entre compréhensibilité et authenticité. Et il n'est pas toujours en mesure de le faire. L'authenticité n'est possible que pour le/la traducteur/traductrice qui maîtrise un français populaire africain. Le mieux semble donc que la traduction soit effectuée par un Africain francophone. La chose n'est cependant pas simple. Un Africain franco-

phone ne maîtrise pas forcément un français populaire africain, ni non plus les divers registres du français nécessaires pour rendre les registres correspondants de l'anglais de Wole Soyinka. Pas plus, est-il besoin de le dire ? qu'un pur francophone, celui/celle dont la langue maternelle et usuelle est le français n'est forcément mieux armé dans ce domaine qu'un Africain francophone dont la langue maternelle est une langue africaine. Les lois statistiques devraient jouer en faveur de l'Africain pour la maîtrise du français populaire africain et en faveur du pur francophone pour la maîtrise du français classique, mais cette loi joue peu si l'on considère le petit nombre des traducteurs.

L'idéal, répétons-le, est une parfaite maîtrise de la langue française et de ses divers niveaux et registres doublée d'une égale maîtrise d'un ou plusieurs parlars africains, sans oublier, bien sûr, celle de l'anglais et du pidgin. Celle/celui qui posséderait ces maîtrises serait à même aussi de moduler et diluer sa traduction du pidgin pour la rendre aisément compréhensible sans en évacuer la saveur. Mais à défaut d'un/une traducteur/traductrice, pourquoi pas deux ou davantage ?

Notre dernier passage montre l'intérêt de cette solution. Il est tiré de *The Road*, pièce traduite en collaboration par Christiane Fioupou et Samuel Millogo. Sansom, le racoleur de passagers, y fait la démonstration de ses talents.

I'm all right. Ti o l'eru ese ! (*Begins to demonstrate his tactics.*) Sisi ! A-ah. Sisi o. Sisi wey fine reach so na only bus wey fine like we own fit carry am (2). Wetin now sisi ? Oh your portmanteau, I done put am inside bus. Yes, certainly. We na quick service, we na senior service. A-ah mama, na you dey carry dis load for your head ? A-ah. Gentleman no dey for this world again... Oya mama, we done ready for go now ; na you be de las' for enter... Hey, Kotonu, fire am, make am vu-um... oga abi (3) you no hear ? We done ready for go – no delay at all at all. Come o, come now. Service na first class, everything provided. If you wan' pee we go stop, No delay ! Wetin you dey talk ? I say no delay ? Which kin' policeman ? Abi you know dis bus ? No Delay... no policeman go delay us for road. This bus get six corner and we done put bribe for each corner. No nonsense no palaver. Ah, olopa, my good friend corporal, make you come join we bus now... look in neck, 'e don fat pon-pon-pon e done chop bribe so tey in neck dey swell like pig belle (4)... oh corporal come on sir, come on for we bus sir... a-ah long time no see. Welcome o, how family sah, a-ah, na you dey look so-so thin like sugar-cane so ? Abi den dey give you too much work. Ah, o ma se o, (5) na so policeman life be... hn, onijibiti (6) 'e done chop bribe in face dey shine like tomato. Ah, misisi, misisi, na you bus dey wait you here...

Collected Plays I, pp. 225-6

(2) Sweetheart, when a girl is as pretty as you, only transports like ours will match her.

(3) Mister.

(4) Look at his neck plump and greasy, he has taken so many bribes that his neck is swollen like a pig's belly.

(5) how sad.

(6) bloody crook.

Voici la traduction de Christiane Fioupou et Samuel Millogo :

Ouais, ça va. Ti o l'èru ese ! (*Il se met à faire une démonstration de sa tactique.*) Ma sèr ! A-ah. Ma sèr, t'es zoli trop trop. On moyen pas trouvé bis pli zoli que bis pour nous ; c'est ça zoli zoli femme-là content son affaire. Ma sèr, ya quoi maintenant ? Oh, ton valisse, z'a mété fini dans bis c'est pas auzourd'hui. Oui, c'est bien ça. Nous c'est pressé pressé sèlment, nous c'est grand quelqu'in on prend sèlment. A-ah, Maman, ya quoi même et pi ti prends mété gros gros bagaze-là sur ton tête ? A-ah. Ya pas aucun l'homme qui content faire zentleman dans pays là encore. D'accord, Maman, nous va décollé toussuite toussuite ; et pi ya pas l'autre passager qui va monté encore... Hey, Kotonou, faut débout la soze, fait motèr i va fait vou-oum... Missé, vous n'a pas tendi ? Nous va décollé – faut pas fait les zhommes va resté derrière. Viens, faut véni ici. Bis pour nous là, ya pas son dé, tous les quesquias ti besoin, ya pas problème. Si ti dis ti va yourné, nous va rété sur la même place, Sans Tardé ! Quelle soze ti as là parlè là ? Zé dis sans tardé. C'est quel façon policier même ? Est-ce qué bis qui a là là ti a gardé lui bien ? Sans Tardé... ya pas aucun policier qui moyen tardé nous sur route-là. Dans bis qué ti vois là, ya six pétits laplaces qué nous cassé cadeaux pour lèr. Et pi ya pas merdement, ya pas palabre. Ah, olopa, brigadier mon camarade, faut véni monté dans camion pour nous-là... si vous voyez son cou là, c'est viande sèlment, c'est l'arzent des zhommes il a prend bouffé zouqua son cou-là i gonflé pon-pon-pon la même soze porque son ventre... paardon, brigadier, faut monté posé dans bis pour nous-là... a-ah, longtemps l'homme n'a pas vi toi. Bonne arrivée o, Missié, est-ce qué ton femme et ton nenfants sont en bonne santé ? Missé, c'est quoi même et pi ti commencé maigre zouquaaa... ? Ton travaillé i trop beaucoup, ti moyen pas posé ? Ah, yako, comment va fait ? C'est la façon pétits pétits policiers lèr-là fatigué trop trop dans pays-là... hen, volèr-là, s'en-fou-la-loi, il a bouffé larzent des zhommes zouqua son tête la même soze tomate brillé fort fort. Ah, Madame, camion-là, c'est pour toi. Tchoco tchoco i va tendi toi... (1)

(1) Ma sœur, ma sœur, tu es tellement jolie qu'il n'y a qu'un bus comme le nôtre qui soit digne de toi. Qu'est-ce qui se passe ? Oh, ta valise ? Je l'ai rangée dans le bus. (...) Nous sommes un service de bus rapide, et de grande classe. Maman, pourquoi tu transportes cet énorme paquet sur la tête ? Vraiment, il n'y a plus d'hommes galants dans ce pays. D'accord, Maman, nous allons partir tout de suite ; après toi, nous n'acceptons plus de passagers... Hey, Kotonou, mets le moteur en marche, fais-le vrombir. Monsieur, vous n'avez pas entendu ? On va partir, alors n'allez pas nous mettre en retard. Allez, allez, venez. Notre bus n'a pas son pareil, la qualité du service est assurée. Si vous voulez pisser, nous nous arrêtons immédiatement pour vous. Sans prendre de retard. Qu'est-ce que tu dis ? Je dis sans prendre de retard. Quel flic ? Tu as bien regardé ce car ? Sans prendre de retard... il n'y a pas un policier qui peut nous retarder. Dans ce bus, il y a six endroits où nous avons dissimulé des pots-de-vin. On ne se fait pas embêter, on n'a pas d'histoires. Ah, mon ami brigadier de police, viens à bord de notre car... regardez un peu son cou, il a

tellement rançonné les gens que son cou est gras comme le ventre d'un cochon... je t'en prie, brigadier, il faut venir t'asseoir dans notre bus... il y a longtemps que je ne t'ai pas vu... Sois le bienvenu, Monsieur, comment va la famille, Monsieur, comment se fait-il que tu aies tant maigri ? C'est que tu es débordé de travail ? Ah, c'est triste, mais c'est la vie des pauvres policiers... cette espèce d'escroc, il a tellement pris de pot-de-vin que son visage est luisant comme une tomate. Ah, Madame, ce bus est fait pour toi et va t'attendre coûte que coûte...

La Route, Paris, Hatier 1988, pp. 153-4

Ce texte est donc le fruit d'une collaboration franco-burkinabé. Il est évidemment impossible et sans doute futile de se demander à qui attribuer telle ou telle trouvaille. Ce qui est indéniable, même pour une oreille à laquelle le Français Populaire d'Abidjan (FPA) n'est pas familier, c'est que ce texte présente une cohérence lexicale et syntaxique esthétiquement satisfaisante. Qu'en est-il de la compréhensibilité ? Il est significatif que le FPA soit doublé d'une traduction en français standard, elle-même annoncée d'ailleurs par une note de l'éditeur (Je ne permets cet humour de mise en abyme que pour souligner à nouveau le problème de la compréhension). Mais on aura aussi noté que Soyinka a fait suivre son propre texte de quelques notes explicatives. Il s'agit par ailleurs d'une œuvre dramatique : cela change les perspectives. Les gestes et les mimiques priment ici la parole ; qu'importe qu'on ne saisisse pas tout intellectuellement. Le sentir l'emporte sur le comprendre. Certains argueront même que le flou contribue à l'effet global et que l'obscurité des singularités linguistiques africaines fait partie du spectacle. A cet endroit surtout où l'intensité comique prépare celle de la tragédie finale qui doit suivre : l'apparition terrifiante du masque sacré culminant dans la mort de Professeur.

Il resterait beaucoup à dire sur le choix du parler à utiliser pour rendre le pidgin des pièces de Wole Soyinka, surtout lorsqu'on se souvient qu'elles sont parfois jouées par des acteurs anglais, écossais ou français, canadiens, etc. Non-sens ou trahison, disent certains, mais Soyinka n'est pas de cet avis. Lorsqu'il sent qu'un metteur en scène a saisi l'esprit de sa pièce, il lui laisse le champ libre. Nous sommes bien là dans le domaine de l'art et de la subjectivité où les généralités n'ont pas cours. La justesse esthétique guide alors le traducteur.

Etienne Galle,
Université de Rennes II